

97 FR. 59C.

HISTOIRE D'UN CAISSIER

I

Si parfois, le matin, entre huit heures et demie et neuf heures, vous passez par la rue de la Chaussée-d'Antin, vous connaissez certainement M. Anselme-Justin Jalumeau, un type.

Rien qu'à voir le bonhomme marcher lentement, posément, son parapluie sous le bras, on se sent en présence de quelqu'un qui a la conscience et la conviction d'être quelque chose.

En effet, M. Jalumeau est premier caissier d'une grande administration.

Dans cet œil calme, pas une flamme ne révèle une passion... Mais parlez chiffres, l'éclair jaillit de la paupière, la lèvre rougit et le bonhomme placide retrouve presque les ardeurs de la jeunesse pour plaider la cause des zéros.

M. Jalumeau a soixante-huit ans, et depuis quarante-sept ans, de neuf heures du matin à six heures du soir, il a, dans la même maison, à des titres différents, aligné des chiffres sur un livre rayé de rouge où s'étalent en ronde les mots : *Doit et Avoir*.

Aussi, il faut voir comme il les manie, ces chiffres ; il jongle avec eux, il leur donne des ailes. Sous sa plume, une soustraction devient intéressante ; le quotient d'une division donne autant d'émotions que le dénouement d'un drame de Denuery.

Par exemple, il ignore ce que c'est qu'une erreur—il le dit avec orgueil et prétend qu'un caissier qui en commet est un homme déshonoré...

Et je vous jure qu'il le prouve comme il le dit.

Les chiffres, enfin !... voilà sa seule, son unique passion... Passion tellement impérieuse que, depuis neuf ans, il refuse sa retraite. Rien n'a pu le décider à l'accepter, ni les avis du directeur qui lui conseille le repos, ni les plaisanteries de son collègue—un caissier de la nouvelle école qui rit, fait des mots, chante l'air à la mode en calculant.

Chaque jour, arrivé le premier, il repart le dernier en jetant un regard de regret à ses chers livres aux coins de cuir.

* *

Or, un jour qui devait être gros d'événements, le caissier n'arriva au bureau qu'à neuf heures cinq minutes.

Comment cela s'était-il fait ? On n'en a jamais rien su.

—Oh ! oh ! fit Lucien Bénard, son collègue, papa Jalumeau, vous êtes joliment en retard aujourd'hui, et cela me fait soupçonner que votre conduite d'hier soir a dû absolument manquer de régularité...

—Monsieur, répondit le vieux comptable avec un accent qu'eût envié Prudhomme, j'ai soixante-huit ans et j'ose dire que pendant cette longue carrière la régularité a toujours été une de mes qualités dominantes... et ce n'est pas aujourd'hui...

—Ta, ta, ta, on prétend toujours cela, papa Jalumeau, et tout ce que vous me direz n'empêchera pas que vous ne soyez en retard et même horriblement en retard... Cinq minutes ! c'est plus grave qu'une heure... Une heure ! il peut y avoir une excuse ; cinq minutes, il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir.

Le caissier leva les épaules, sans répondre à cette boutade, et après s'être débarrassé de son chapeau, de son parapluie et de son pardessus, il s'installa sur sa haute chaise et se mit au travail avec un frémissement de bonheur.

Il y avait environ une demi-heure que M. Jalumeau était rentré au bureau, après son déjeuner, et il venait de poser, au bas d'une formidable addition, un effrayant total, quand son incorrigible collègue lui dit :

—Papa, il faut que je vous confie quelque chose... ça me fait de la peine, mais il vaut mieux vous avertir : je crois que vous baissez...

—Qu'entendez-vous par là, monsieur ?

—Oui, vous baissez !... je vous regardais tout à l'heure faire votre addition et je me suis convaincu—ce dont je me doutais—que vous ne possédez plus cette rapidité de calcul qui a fait votre gloire autrefois... Prenez garde, papa Jalumeau, comme dit une chanson que j'ai arrangée à l'usage des caissiers qui commencent à vieillir :

C'est par la lenteur qu'on commence,
Et c'est par l'erreur qu'on finit...

—Vous ne savez ce que vous dites, monsieur, fit gravement le vieillard ; jamais je n'ai été plus sûr de moi...

—Allons, tant mieux !... C'était peut-être un effet de la chaleur... on étouffe ici... Ce soleil de juillet vous altère au point... que je vais prendre un bock... En voulez-vous un ? ajouta Bénard en se dirigeant vers la porte...

—Monsieur, riposta presque avec indignation le caissier, j'ignore ce que c'est que cette boisson.

—Et il l'avoue, s'écria le jeune comptable en sortant...

Il faisait vraiment une de ces chaleurs lourdes et accablantes qui vous étrennent, vous abattent et contre lesquelles on lutte difficilement.

—Il a raison, murmura le bonhomme en s'épongeant le front avec son foulard à carreaux, il fait très-chaud...

Et trempant sa plume dans l'encrier, après s'être assuré que le bec en était irréprochable, il se mit à figurer le B du mot : BALANCE...

II

M. Anselme Jalumeau vient d'achever les calculs de sa balance et, en homme satisfait de lui-même, il frotte ses vieilles mains ridées l'une contre l'autre.

Il est tellement sûr de lui-même qu'il n'a pas daigné comparer les totaux.

Soudain, son œil s'arrête par hasard sur l'un des deux... Il pousse un cri étouffé, se penche, regarde, compare... Il se sent pâlir, sa main tremble, la racine de ses cheveux se mouille, un grand frisson lui sillonne le dos.

Le doute n'est plus possible... Il y a une différence entre les deux sommes : la balance est fautive... Il y a une erreur et une erreur commise par lui !...

Ce chiffre de 97 fr. 59 c. est là... Il le voit ; il est bleu, vert, rouge ; il papillote devant ses yeux ; il ricane ; il le nargue.

Il lui semble que toute la maison, que tout Paris est là derrière lui constatant cette différence et murmurant : — Il a commis une erreur.

Peu à peu, il reprend son sang-froid ; il hausse un regard timide du côté de Bénard... Le jeune homme travaille et n'a rien vu.

—Allons, fait-il, ce n'est qu'une distraction... Cherchons !

Et avec une sorte de fureur, il se plonge dans les chiffres... Il ne trouve rien... Et l'erreur reste toujours là, implacable...

Il recommence tous ses calculs, de toutes les façons ; il n'arrive qu'à accumuler les preuves irréfutables que lui—l'infatigable—s'est trompé ! quelle honte !

La nuit arrive, il s'habille machinalement, sort et en marchant il se répète à lui-même : 97 fr. 59 c.

Après une nuit atroce, il arrive le premier au bureau, pâle, changé, méconnaissable, mais animé d'une invincible énergie.

—Qu'avez-vous donc, père Jalumeau ? demande Bénard...

—Moi ? rien.

Et le vieillard s'efforce de sourire.

Mais pendant qu'il se remet à feuilleter ses comptes et à entasser chiffres sur chiffres :

—Hum ! murmure le jeune homme en suivant son collègue de l'œil, je crois que le pauvre vieux file un vilain coton...

Et rien, toujours rien ! Rien que ce fatal 97 fr. 59 c. !

Ce n'est plus le travail calme et méthodique du caissier, travail auquel sont habitués ceux qui le connaissent, c'est un travail fébrile, furieux, sans trêve et sans relâche.

C'est à peine s'il prend le temps de manger... Il a prétexté des comptes à revoir, des écritures arriérées à mettre à jour pour veiller le soir au bureau, et il passe une partie de ses nuits à la recherche de cette erreur qui lui échappe sans cesse.

M. Jalumeau n'est plus que l'ombre de lui-même : ses yeux sont profondément cernés et ses joues ont disparu. Son caractère même est changé ; il n'a plus d'habitudes : il va de ci, de là, comme au hasard, sous l'impérieuse pression de cette idée fixe.

Ses plus vieux amis ne le reconnaissent pas. Au café, où depuis dix ans il va tous les soirs prendre sa demi-tasse, on lui a soumis un cas très-curieux de comptabilité, c'est à peine s'il a daigné donner son avis.

Un jour, on l'a entendu murmurer : — Déshonoré !

Et ma foi, amis et connaissances finissent par dire sérieusement ce que Bénard dit en riant : — Comme il baisse !

* *

Il y a neuf jours que le vieux caissier s'est aperçu de l'erreur qu'il a commise, et toutes ses recherches sont restées vaines.

—Monsieur Jalumeau, dit un garçon de bureau, le patron vous demande.

—J'y vais, répond le vieillard.

Et il sort en pensant que peut-être, en son absence, on a découvert ce qui, à ses yeux, prend la proportion d'un crime.

Non... Le directeur le reçoit avec son affabilité ordinaire.

—Asseyez-vous, monsieur Jalumeau... Je vous ai fait appeler pour vous annoncer une nouvelle, mais auparavant, il faut que je vous gronde... Non-seulement vous refusez de prendre votre retraite et de vous reposer après tant d'années de labeur, mais encore, paraît-il, depuis quelques jours vous travaillez comme si vous aviez vingt ans, vous allez même jusqu'à passer les nuits... J'apprécie votre dévouement, mon vieil ami, mais je m'oppose absolument à ce que vous me le prouviez au détriment de votre santé, que vous ne ménagiez pas assez.

Ainsi, c'est entendu, n'est-ce pas ? plus de veilles et plus de travaux extraordinaires.

—C'est bien, monsieur, dit le caissier...

—J'arrive maintenant à la nouvelle que je vous ai annoncée ; je prends un associé. Il faudra donc—ceci, je n'ai pas besoin de vous le dire, est une simple formalité—tenir vos livres à notre disposition pour demain. Je ne vous ai pas averti plus tôt, parce que je sais que vous êtes toujours en règle.

M. Jalumeau ne peut retenir un mouvement d'épouvante, et c'est en balbutiant qu'il répond :

—Oui, monsieur, pour demain.

—J'espère, mon cher ami, reprend le directeur qui a saisi ce mouvement, que vous ne voyez pas un acte de défiance dans ce qui n'est, je vous le répète, qu'une simple formalité.

Depuis dix ans je n'ai point vérifié vos comptes et n'y songe même pas, mais il est convenable, je crois, d'offrir à mon associé, s'il le désire, le moyen de s'assurer par lui-même de l'état de nos affaires.

—C'est trop juste...

—Du reste, ajoute le directeur, je profiterai de cette occasion pour lui présenter le caissier modèle, le roi des caissiers...

—Oh ! monsieur, s'écrie le vieillard, que ces éloges et ces preuves d'estime mettent au supplice, je ne mérite pas... je ne suis pas digne...

—Et de quoi n'êtes-vous pas digne ? Je ne me connais pas non-seulement de plus fidèle et de plus intelligent employé, mais encore d'ami plus sûr et plus dévoué que vous...

Et le directeur tend la main à M. Jalumeau qui la prend, semble hésiter un instant, puis sort, les larmes aux yeux, sans dire une parole.

—Non, murmure-t-il en regagnant son bureau, je ne puis pas avouer ma honte, mais je me ferai justice !

Il s'assied sur sa chaise de cuir et songe... Bénard plaisante, il ne l'entend pas...

Le sort en est jeté... Cette association qui exige qu'il fournisse ses livres, c'est le dernier coup qu'on lui porte... Ce n'est point la somme qui le préoccupe, il sait bien qu'on ne le soupçonnera jamais, mais il s'est trompé, il a commis une erreur—lui. Il ne se sent pas la force d'affronter ou un reproche ou un sourire, et demain son déshonneur sera public...

Six heures sonnent... il s'habille et part en jetant un regard d'adieu à tous ces objets aimés qu'il ne reverra plus.

Il prend un air indifférent, entre chez un armurier, marchande un revolver, l'achète, et le fait charger.

Puis il reprend sa route de son pas calme et grave.

Arrivé chez lui, il écrit une lettre à son patron pour lui faire ce qu'il appelle ses aveux, une autre pour le commissaire du quartier, puis il arme le revolver et le dépose sur la table.

Il ôte son habit, le plie soigneusement comme d'habitude, et saisit d'une main ferme le pistolet.

Il l'appuie sur son front, murmure encore une fois 97 fr. 59 c., et presse la détente !!!

III

—Ah ! cette fois, papa Jalumeau, s'écria la voix goguenarde de Bénard, je vous prends en flagrant délit de sommeil.

Au contact de la main qui s'appuyait sur son épaule, le caissier s'était redressé d'un bond en poussant un cri.

La sueur au front, l'œil hagard, il regardait autour de lui comme un homme ivre.

—Monsieur Jalumeau, fit le jeune homme effrayé de la figure bouleversée de son vieux collègue, qu'avez-vous ? Etes-vous malade ?

Le vieillard fit doucement signe à Bénard de ne pas s'inquiéter et se passa lentement la main sur le front.

Soudain, il se précipita sur le grand-livre ouvert devant lui et sur les pages duquel s'établait la balance qu'il avait terminée avant de s'endormir... Il l'entoura presque de ses bras et consulta d'un œil avide les deux totaux.

La balance était juste.

Le comptable poussa un cri triomphant.

—Eh bien ! demanda Bénard avec intérêt, allez-vous mieux, monsieur Jalumeau ?... Oui, n'est-ce pas ? Vous pouvez vous vanter de m'avoir effrayé, je croyais vous avoir fait mal en vous réveillant aussi brusquement.

—M'avoir fait mal ! s'écria avec effusion le vieux bonhomme.

Et puis, redevenant le Jalumeau des anciens jours :

—Monsieur Bénard, dit-il, j'aurai ce soir une bonne nouvelle à vous apprendre, voulez-vous me faire l'honneur de dîner avec moi ?

—Avec plaisir, papa, s'écria le jeune homme en riant, mais à une condition, c'est que vous vous griserez.

—Soit, fit le caissier... Ce sera la première fois de ma vie, mais j'essayerai.

Et il se dirigea vers le cabinet du directeur. Quand il en sortit, il était à la fois triste et joyeux.

—Il le fallait, murmura-t-il... C'était un avertissement.

Vers dix heures du soir, M. Jalumeau et Bénard achevaient de dîner dans un restaurant du boulevard.

On était arrivé au dessert : le vieux caissier prit son air le plus grave et le plus solennel.

—Mon jeune ami et cher collègue, dit-il, je vous ai promis une bonne nouvelle, la voilà... J'ai donné ce soir ma démission, et sur ma proposition, M. le directeur a bien voulu vous agréer pour me remplacer. Demain donc j'aurai l'honneur de vous présenter à l'administration en qualité de premier caissier.

—Ah ! monsieur Jalumeau, s'écria le jeune homme en pressant les mains du vieillard, je ne me pardonnerai jamais mes sottises plaisanteries.

—Moi, je vous les pardonne, à une condition cependant... c'est que lorsque j'irai vous voir dans mon ancien bureau, vous me laisserez, de temps en temps, poser quelques chiffres sur le grand-livre.

M. DE BÉJAN.

Pourquoi donc la vérité est-elle toujours représentée dans un puits ? disait Aurélien Scholl à Monselet.

—C'est bien simple : la pauvre fille, elle est si souvent altérée.

NÉURALGIE.—La névralgie et les douleurs musculaires, si pénibles pour ceux qui les endurent, et si difficiles à guérir, sont promptement soulagées par les PILULES NERVO-TONIQUES DE WINGATE. Dans les cas de perte de mémoire, impotence et paralysie, leur usage produit les meilleurs résultats.

HORTICULTURE

Nous recommandons à nos cultivateurs, et surtout aux amateurs de beaux jardins, dans lesquels les pucerons font tant de dégâts sur les rosiers et autres plantes, la recette suivante, toute simple, qui éloigne efficacement ces vilains petits dévastateurs.

DE LA PROPRIÉTÉ QU'ONT LES FEUILLES DE TOMATE DE DÉTRUIRE LES PUCERONS

J'avais un pêcher planté déjà fort, écrit M. M. Siroy à la Société d'horticulture. L'hiver dernier, il poussait peu et fut, il y a deux mois, envahi par les pucerons et les fourmis qui viennent toujours à leur suite. Ayant un jour taillé des tomates, j'eus l'idée de mettre des feuilles coupées sur mon pêcher pour le préserver des rayons ardents du soleil, le lendemain les pucerons et les fourmis étaient partis, sauf dans les feuilles roulées où les tomates n'avaient pu pénétrer. Je les déroulai autant que possible et mis des feuilles fraîches de tomate par-dessus. Eh bien ! depuis ce moment, mon pêcher est débarrassé de tous les insectes et végète d'une manière admirable. Je poursuivis l'expérience en faisant macérer des feuilles de tomate dans de l'eau avec laquelle j'aspergeai des capucines grimpantes, des orangers, des rosiers. Toutes ces plantes, couvertes de pucerons, en ont été débarrassées en deux jours. Je regrette presque de ne pas avoir de ces insectes sur mes melons pour en faire l'objet d'une expérience.

Voilà donc une propriété de la tomate découverte par le pur effet du hasard. Que cela n'ait pas encore été connu des jardiniers, j'ai peine à le croire ; et cependant depuis longtemps que l'horticulture occupe tous mes loisirs, je n'ai lu ni entendu dire rien qui se rapporte à cela. Il a été question des feuilles de pétunias ; mais les essais que j'en ai faits n'ont réussi qu'imparfaitement, et, jusqu'à présent, le tabac était la seule plante employée avec succès. Or, les tomates ont la même propriété et on peut se procurer l'une bien plus facilement que l'autre ; on l'a toujours sous la main et il s'en perd même une grande quantité dans tous les jardins. Je crois donc remplir un devoir envers notre Société en publiant ces quelques lignes, pour signaler la propriété remarquable et utile que possèdent les feuilles de cette plante.

TRANSPLANTATION DES JEUNES POUSSES

Voici un système curieux que signale le *Cultivateur du Midi* : Un horticulteur a eu l'idée ingénieuse d'employer, en guise de pots de terre, pour mettre en pépinière des semis de fleurs, de simples coquilles d'œufs, qui permettent sans frais d'élever une quantité innombrable de petits plants. Voici la description de son procédé, qu'il a employé pour la culture des pétunias, mais qui peut s'appliquer, ajoute-t-il, à une foule d'autres cultures florales ou maraichères.

Il me vint l'excellente idée d'offrir, de mon jardin des plantes, aux dames des pâtisseries de Rennes, de fort belles garnitures florales pour leur comptoir, en fleurs coupées, à condition de me livrer toutes les coquilles d'œufs employés dans le laboratoire de pâtisserie, et les coquilles vidées d'une façon que j'indiquai. Après marché conclu, me voilà en possession, tous les ans, de centaines de mille de coquilles d'œufs.

Mes coquilles d'œufs sont brisées légèrement par le gros bout, et, au sens opposé, l'œuf est percé par un coup de canif en sorte d'en faire sortir facilement le contenu. Ensuite on augmente plus facilement la large ouverture pour obtenir celle d'un godet en miniature. Cela fait, je remplis l'œuf d'un composé de terre de jardin et de terreau très-consommé, passé au crible fin du numéro de celui avec lequel on crible le grain de froment ; alors dans cet œuf je repique mon petit plant. A mesure du repiquage, je range mes œufs dans un panier garni de terreau pour les faire tenir debout, et à certain moment, je vais planter à la main mes œufs contenant le repiquage, sur une pépinière quelconque que j'appelle *pépinière d'attente*. J'ombre mes petits plants jusqu'à la reprise. Plus tard, je les écarte davantage pour éviter l'étiollement. Finalement, lorsque je juge de l'état des différents *facies*, voir même de la fleur qui apparaît sur mes plantes en coquille, je vais les planter à demeure, classées d'après un choix déterminé selon leur caractère de race qu'il m'a été permis de discerner. En plantant en place je brise, par-ci par-là, à la pointe de la serpette, la coquille d'œuf pour que l'émission des racines se fasse rayonnante.

Statistique intéressante.—Voici ce que dit le Dr. Marmon, dans le *New-York Med. Journal* : « Dans les 10 dernières années, l'usage des spiritueux a imposé aux Etats-Unis une dépense directe de 3,000,000,000 de francs et une dépense indirecte de 3,500,000,000 francs. Il a détruit 300,000 individus et envoyé 100,000 enfants dans les asiles. Il a fait entrer 150,000 individus au moins dans les prisons ou les hospices. Il a causé au moins 1,000 suicides. Il a fait détruire par le feu ou la violence 50,000,000 de francs pouvant être utilisés. Il a fait 200,000 veuves et 1,000,000 d'orphelins. »

Un bourgeois naïf demandait à un agioteur sans vergogne :

—Comment avez-vous pu vous enrichir, quand tous vos actionnaires se sont ruinés ?

—Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple, répondit l'aimable financier. Toute affaire se décompose en *Doit et Avoir* ; eh ! bien, j'ai toujours mis l'*Avoir* dans ma poche et le *Doit*... dans l'œil de mes actionnaires.